



L'Hôtel de Lassay, OU LE TEMPS SUSPENDU

LES FAMILIERS DE L'HÔTEL DE LASSAY le savent, peu d'éléments de sa décoration remontent à proprement parler à l'époque du marquis de Lassay. Cependant, il est des demeures qui parviennent, en dépit du temps, des ajouts, des modifications, à conserver l'esprit de leur premier occupant. Sans conteste, Lassay fait partie de celles-là.

Les bouleversements qu'a connus l'hôtel au XIX^{ème} siècle ont pourtant été considérables : surélévation d'un étage en 1846 par l'architecte Jules de Joly, adjonction deux ans plus tard de la galerie des fêtes créant un lien avec le Palais Bourbon, construction côté ouest de l'imposant ministère des affaires étrangères, privant l'hôtel d'une partie de ses jardins... Cependant, loin de dénaturer l'ensemble, ces modifications contribuent au contraire à la préservation du monument : protégé des bruits de la ville par ses puissants voisins, bordé au nord par un jardin à l'anglaise, l'hôtel restitue encore aujourd'hui le sentiment d'intimité et de quiétude verdoyante que le marquis de Lassay avait souhaité lui imprimer.



Les peintures de J-F. Heim, omniprésentes à l'hôtel de Lassay, évoquent le XVIII^{ème} siècle galant. Peintes en réalité au milieu du XIX^{ème}, elles témoignent de la volonté très précoce des occupants de l'hôtel de conserver au monument sa facture d'origine.

Une fois le seuil franchi, l'impression est plus forte encore. Pourtant, les réaménagements ont été, là aussi, d'importance. Nulle trace ne subsiste par exemple des appartements privés du premier maître des lieux, supprimés par le prince de Condé lors de son retour d'exil en 1814. Nulle trace non plus de la "grande galerie" et de l'impressionnante collection de chefs d'œuvre - Rembrandt, Rubens, Le Nain - que le marquis de Lassay y avait amassée, provoquant l'admiration du Tout-Paris d'alors, et aujourd'hui malheureusement dispersée.

D'où vient alors cette impression de cohérence ? Peut-être du vestibule qui a conservé ses proportions d'origine, bien que la décoration en ait été changée, déjà par le prince de Condé en 1768. Ce dernier, héros de la guerre de Sept ans, l'a transformé en une entrée sévère, ornée de trophées rappelant ses exploits : armes, boucliers, cuirasses, ancres et voiles. Peut-être encore des salons d'apparat et plus particulièrement de leurs médaillons, dont les thèmes bucoliques semblent tout droit sortis de Boucher ou de Watteau... même s'ils ont été en réalité peints par Heim entre 1846 et 1848.



A son retour de la guerre de Sept ans, où il s'est distingué, le Prince de Condé rachète l'Hôtel de Lassay. Auréolé de sa gloire militaire, le Prince fait redécorer le vestibule en l'ornant de motifs guerriers.

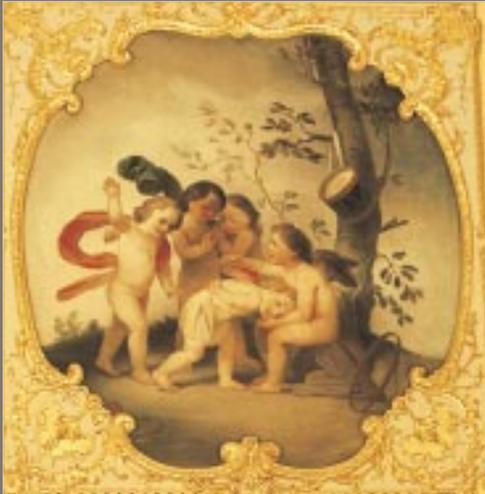


Les œuvres de Heim sont, du reste, omniprésentes à Lassay : représentations de «L'Eau», de «L'Air», de «La Terre et des arts du Feu» dans le salon des éléments, charmante série des jeux - «Colin-Maillard», «Escarpolette», «Saut-de-mouton» - dans le salon du même nom, solennelle célébration des «Beaux-Arts», du «Commerce», de la «Justice» dans la galerie des fêtes... Sans

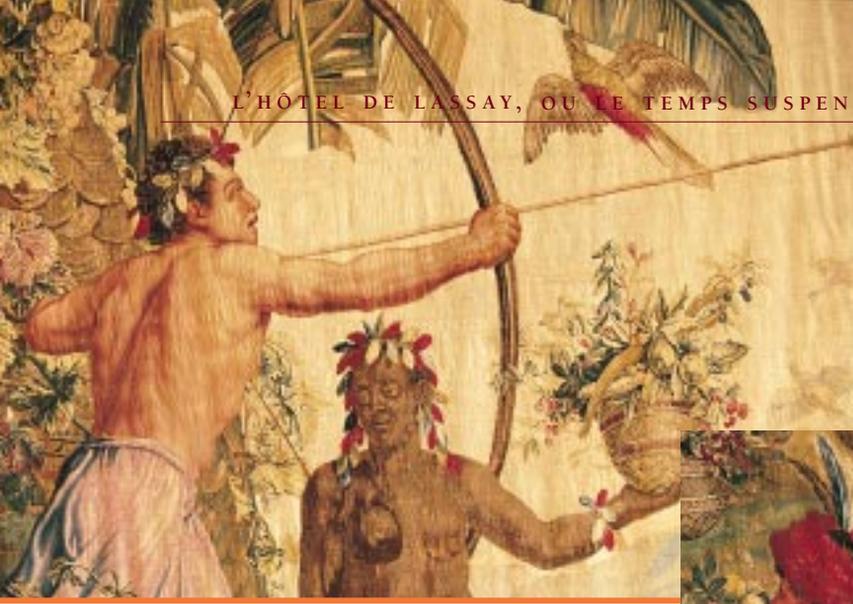
doute l'histoire des Arts aura-t-elle quelque peine à retenir le nom de ce peintre académique, farouche partisan du style XVIII^{ème}. Mais alors que Delacroix, son ennemi personnel, travaillera à l'embellissement du Palais Bourbon, sa désignation pour assurer l'essentiel de la décoration de Lassay marque à l'évidence la volonté très précoce - dès la première moitié du XIX^{ème} - d'ancrer l'hôtel dans son siècle d'origine.

C'est paradoxalement en empruntant l'escalier d'honneur, dû à Jules de Joly, que le sentiment d'un temps arrêté au siècle des Lumières se fait le plus fort. Le nom des deux tapisseries qui l'habillent, «Les Tentures des Nouvelles Indes», évoque à lui seul toute une époque. Elles méritent, peut-être plus que tout autre élément de mobilier, que le visiteur s'y arrête quelques instants.

Le peintre Heim, dont le style semble venu tout droit du temps de Louis XV, est le plus farouche ennemi de Delacroix. C'est à lui que sera confiée en grande partie la décoration de l'Hôtel.



Tapisseries de laine, soie et fil d'or, les cartons sont l'œuvre d'Alexandre-François Desportes (1661-1743), peintre animalier de la génération qui précède Oudry. En 1735, il est mandé par le directeur des Gobelins pour mettre au goût du jour une série de tapisseries du XVII^{ème} célébrant la conquête de la Louisiane. L'Amérique que nous racontent les tapisseries de Desportes n'est pas encore symbole de liberté, mais apparaît plutôt comme une préhistoire de l'Europe, voire une sorte de paradis terrestre : les motifs, tel celui de «la chasse à l'arc», évoquent tout à la fois le «bon sauvage» et de manière indissociable, une nature luxuriante, aux richesses infinies; dans les deux tapisseries, la variété des coloris est appelée pour suggérer la prodigalité de la nature.



Les tentures des Nouvelles Indes (détails).



Liberté, luxuriance... également science et progrès. La rêverie du XVIII^{ème} siècle ne tourne pas à vide. Les animaux extraordinaires que Desportes nous montre - ara, toucan, iguane - sont décrits avec une exactitude scientifique que Buffon ne renierait pas. La seconde tapisserie, quant à elle, nous éloigne du rêve sauvage : une exploitation sucrière y est dûment répertoriée sans que rien n'y manque : moulin, église, maison de maître et, bien sûr, esclaves...

Peu importe là encore que jamais le marquis de Lassay n'ait vu chez lui ces tapisseries qui ont rejoint l'hôtel sous la III^{ème} République, à l'initiative de la présidence. L'auteur de «La relation du Royaume des Féliciens» aurait pu y reconnaître son goût profond pour les arts, les idées neuves, la rêverie exotique. L'essentiel est bien là, dans le fait que de monarchies restaurées en régimes impériaux, puis de républiques en républiques, la puissance de rêve qui se dégage de l'Hôtel de Lassay ait inspiré à ses lointains successeurs la passion de perpétuer la magie du lieu.

